

***Villae* and Domain
at the end of Antiquity
and the beginning of Middle Age**

**CIRCA UILLAM
STUDIES ON THE
RURAL WORLD IN
THE ROMAN PERIOD**

Les mutations d'un domaine de l'Antiquité tardive au haut Moyen-Âge. Le Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas (Isère)

Robert Royet
DRAC/SRA Rhône-Alpes

RÉSUMÉ

La *uilla* du Vernai, située aux confins nord de la Narbonnaise, est un exemple de grand domaine aristocratique survivant à l'effondrement du cadre politique et économique antique.

Une étude pluridisciplinaire s'intéressant tant à la *uilla* proprement dit qu'à son finage a permis de voir qu'au cours des V^e et VI^e siècles on assiste à une transformation complète de l'habitat mais à une permanence de la structure domaniale, notamment des productions ou de l'organisation de l'espace. En réalité les mutations s'inscrivent dans un processus engagé dès le III^e siècle.

MOTS-CLÉS : Antiquité tardive, haut Moyen-Âge, domaine, études environnementales, marais, vallée du Rhône, *uilla*, Saint-Romain-de-Jalionas.

ABSTRACT

The *uilla* of the Vernai, located up in borders of the Narbonnese, is an example of big aristocratic domain surviving the collapse of the antique political and economic frame.

A cross disciplinary study interested both in the *uilla* itself and in its surroundings allowed to see, all along the Vth and VIth centuries, a complete transformation of the housing environment but a durability of the state-owned structure, in particular for productions and spatial organization. In reality these mutations join a process committed from the IIIth century.

KEYWORDS: late antiquity, high Middle Ages, domain, environmental studies, marsh, Rhône valley, *uilla*, Saint-Romain-de-Jalionas.

Loin de l'arc pyrénéen, la *uilla* du Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas est l'une des plus importantes du nord de la Narbonnaise. Bien qu'implantée dans un environnement peu hospitalier, en bordure de marais, cet établissement a prospéré sans réel hiatus entre le II^e siècle av. J.-C. et le XIV^e siècle ap. J.-C., connaissant toutefois d'importantes mutations. Les deux siècles de transition entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen-Âge voient ainsi une *uilla* s'étendant sur 13 hectares se transformer en un établissement beaucoup plus réduit et moins riche, mais néanmoins, prospère et pérenne.

Les recherches récentes se sont attachées, au-delà de la compréhension des vestiges immobiliers qui ne sont que très partiellement fouillés, à tenter de mieux comprendre les modalités de cette continuité exceptionnelle en croisant données architecturales et environnementales. Pour ce faire, une attention toute particulière a été portée au marais du Grand-Plan auprès duquel est installé le site.

Plus qu'une présentation des ensembles immobiliers, cet article s'intéresse aux caractéristiques respectives des deux domaines successifs qui sont replacés dans un contexte micro-régional dont la nature, suite à des recherches récentes, fait aujourd'hui débat.

1. Présentation contextuelle de la rive gauche du Rhône

1.1. La *uilla* dans son environnement

La *uilla* du Vernai et son domaine se situent à une trentaine de kilomètres à l'est de Lyon et de Vienne, à l'emplacement d'un goulet d'étranglement de la vallée du Rhône; le fleuve qui, en amont, se frayait un chemin entre les massifs du Bugey et de L'Isle-Crémieu débouche en effet à hauteur de Saint-Romain-de-Jalionas dans la vaste plaine fluvio-glaciaire de l'est lyonnais (fig. 1).

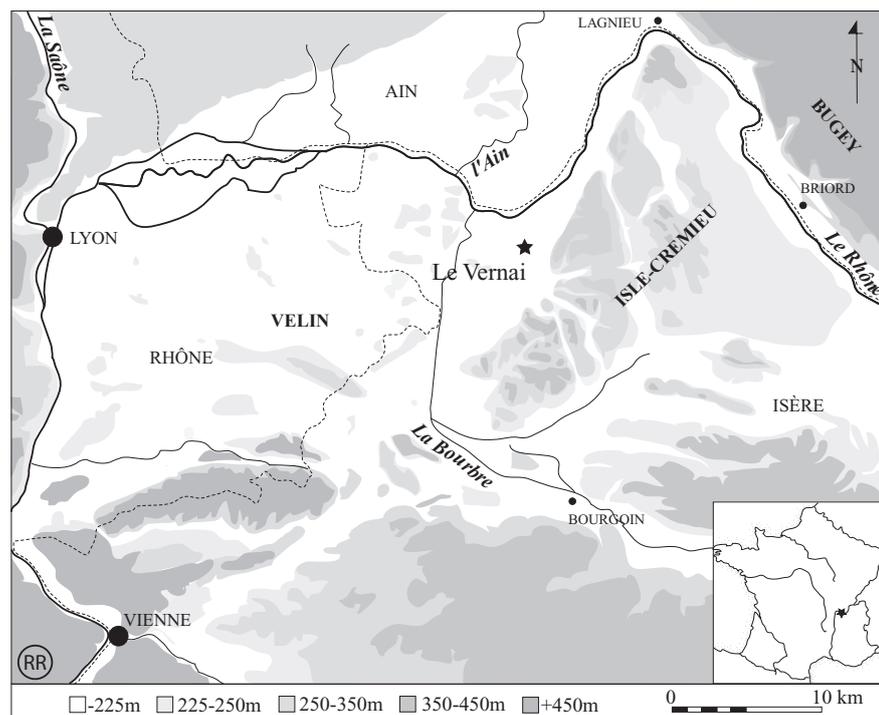


Figure 1. Localisation générale (R. Royet).

À environ quatre kilomètres à l'ouest de Saint-Romain-de-Jalionas cette plaine est divisée en deux, selon un axe nord sud, par une barrière formée d'un front de buttes morainiques au pied desquelles coule la Bourbre, un affluent du Rhône au lit marécageux. À l'ouest, s'étendant jusqu'à Lyon, le Velin correspond à la terrasse fluvio-glaciaire, riche en galets, recouverte d'un sol rouge fersiallitique peu épais et très perméable à l'exception de placages de loess sur les buttes s'étirant en son centre. À l'est de la Bourbre, le paysage présente au contraire des traits plus différenciés associant plaine graveleuse, dépôts morainiques et dépressions humides. La *uilla* du Vernai est elle-même installée au contact de plusieurs unités pédologiques. À l'ouest, jusqu'à la Bourbre, et au nord, vers le Rhône, les sols pauvres et arides sont omniprésents, la monotonie des paysages n'étant rompue que par quelques petits affluents du Rhône (Girondan, Girine), issus de résurgences situées au pied du massif calcaire de l'Isle-Crémieu. À l'est, au pied des falaises, des petits reliefs morainiques s'affaissant progressivement vers la terrasse entourent de petites dépressions marécageuses ou tourbeuses.

La *uilla* est elle-même bâtie au bord d'un de ces marais, le Grand-Plan, une cuvette humide creusée au pied d'une moraine en arc de cercle haute d'une vingtaine de mètres et d'environ un kilomètre de diamètre : la butte des Vignes. Le Grand-Plan et le marais de la Besseye -qui le prolonge au sud- forment ainsi un espace lunifère d'environ 350 ha pouvant soutenir des productions agricoles dès lors que leurs sols limoneux aient été drainés pendant les saisons humides et irrigués le reste de l'année. L'alimentation en eau du Grand-Plan est assurée en partie par les ruissellements et les résurgences suintant depuis la butte des Vignes mais aussi par le Girondan qui, prenant sa source au pied du plateau, traverse de part en part le marais et la *uilla* avant de se jeter dans le Rhône.

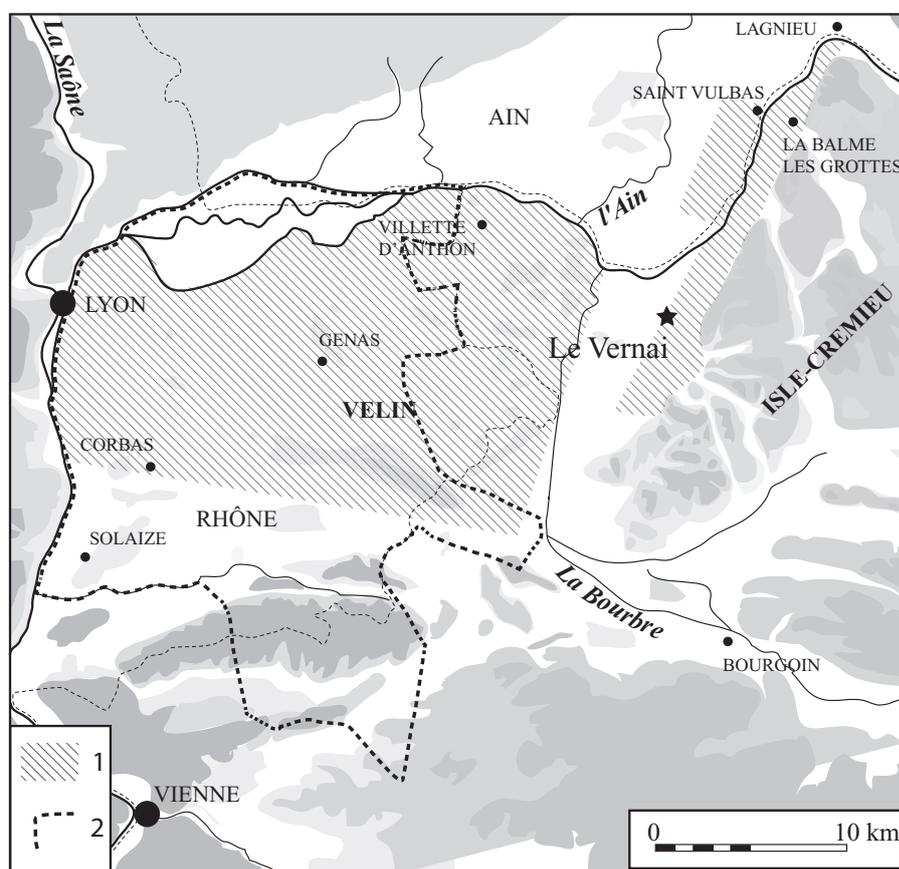


Figure 2. Organisation territoriale de la rive gauche du Rhône.
1 : Emprise des parcelles à 26° (d'après M. Poux et S. Anduze) 2 : Limites de l'archiprêtre de Meyzieu.

1.2. La fin de l'Antiquité : entre Lyon et Vienne

Le finage de Saint-Romain-de-Jalionas est le prolongement oriental d'une microrégion, le Velin, dont le rattachement à Vienne ou à Lyon pose encore problème.

La bibliographie sur cette question ayant été récapitulée dans trois articles récents (Béal 2007 ; Blaizot et al. 2010 ; Poux 2011), il est inutile d'y revenir. En poser les termes s'avère toutefois indispensable pour remettre en contexte le domaine (fig. 2).

Une rive gauche viennoise...

L'idée que la rive gauche du fleuve soit demeurée quasi intégralement viennoise après la déduction opérée par Munatius Plancus repose sur plusieurs auteurs anciens, notamment Ammien Marcellin qui attribue au Rhône la fonction de frontière entre Lyon et Vienne (Hist. Rome, XV.11.17). Bernard Rémy (Rémy 2000 ; Rémy et al. 2004) et, à quelques détails près, Jean-Claude Béal (Béal 2007) ont récemment repris les arguments épigraphiques confortant cette hypothèse. Ce dernier développe son argumentaire en partant de deux bornes miliaires équipant le *compendium* (CIL XVII, 2, 147 et surtout 171), et dont les formulaires portent des distances, respectivement à 7 et 13 milles, à partir de Vienne et non de Lyon. La frontière entre les deux cités se situerait donc au nord de l'Ozon, une rivière considérée traditionnellement comme la limite entre Viennois et Velin (Saunier 1949), sur la commune de Vénissieux, voire encore plus au nord.

Dans cette optique d'une emprise lyonnaise réduite à quelques kilomètres carrés, le domaine du Vernai se trouverait donc au cœur du pays viennois, dans une position tout à fait insignifiante.

... ou un Velin lyonnais ?

À rebours de cette vision, la recherche d'un arrière-pays fertile propre à nourrir la colonie lyonnaise a incité d'autres érudits à proposer d'étendre son territoire sur une fraction plus ou moins importante de l'ancien territoire allobroge. L'extrapolation pour l'Antiquité des limites religieuses médiévales a longtemps été le principal argument pour défendre cette thèse. Dans cette optique, l'ancien archiprêtre de Meyzieu, excroissance du diocèse de Lyon en rive gauche, matérialiserait la survivance au Moyen-Âge des limites administratives des derniers temps de l'Empire.

Par ailleurs, deux épitaphes de notables lyonnais ont été retrouvées en rive gauche, constituant un argument pour une appropriation par Lyon, des campagnes au nord de Vienne. M. Poux, dans deux récents articles (Poux et al. 2011, Poux/Silvino à paraître), a remis en perspective ces inscriptions et les miliaires déjà évoqués dans une tentative de conciliation d'une documentation a priori contradictoire. Les inscriptions de Valerius Julianus, trouvée à Corbas (CIL XIII, 1923) et le mausolée des Acceptii (CIL XIII, 1910), découvert à Lyon, attesteraient la *deductio* de ce territoire en 43 av. J.-C., lors de la création de la colonie. Les miliaires de Solaize et de Saint-Jean-de-Dieu à Lyon seraient, quant à eux, la marque d'une rétrocession à Vienne de terres jadis confisquées au profit de Lyon. Ce retour à la situation initiale interviendrait à la suite de la mort de Magnence à Lyon en 353 (l'auteur n'excluant pas qu'il ne soit la conséquence de la défaite de Clodius Albinus en 197).

Aussi séduisante qu'elle soit, cette hypothèse ne s'appuie pas sur des arguments dont la valeur heuristique serait indubitable. Ainsi rien ne permet d'affirmer que le mausolée des Acceptii, découvert dans le quartier de la Guillotière, ait été construit en limite de leur domaine familial. Les opérations d'archéologie préventive qui se sont multipliées dans ce

quartier n'ont d'ailleurs jamais livré de vestiges d'habitats en ce secteur mais seulement, outre des tombes, des fossés de parcelles agricoles aux orientations diverses (Lenoble 2010, Blaizot et al. 2010). Au final, le contexte archéologique montre qu'en réalité le mausolée des *Accepti* était intégré à un cimetière périurbain se développant progressivement le long d'une grande voie.

L'attribution du sud du Velin à Lyon, du fait de l'existence d'un domaine appartenant à Valerius Julianus, ne peut pas non plus être regardée comme une évidence. Sans entrer dans la discussion du lieu réel de découverte, il est tout à fait envisageable que ce notable ait possédé un domaine hors de sa cité y compris dans le territoire des ennemis de toujours. Un cas similaire se rencontre d'ailleurs sur la commune de La-Balme-les-Grottes, à une dizaine de kilomètres au nord de Saint-Romain-de-Jalionas, où a ainsi été retrouvée l'épithaphe du fils d'un décurion lyonnais, C. I. Cornelianus (ILN, 555). La commune de Saint-Vulbas qui lui fait face, en rive lyonnaise, a quant à elle livré une inscription de M. Aucilius, *duumvir* de Vienne (CIL XIII, 2376), qui, de plus, fit graver pour sa fille une inscription funéraire retrouvée là encore à La-Balme-Grottes (ILN, 554). Cette implantation en Lyonnaise est d'ailleurs confirmée par la dédicace que l'un de ses ancêtres ou parents fit graver à la fin du I^{er} siècle pour célébrer le financement d'un aqueduc desservant le *vicus* de Briord (ILAin, 38).

En fait, autant que l'épigraphie, le socle sur lequel repose le postulat d'un *ager* lyonnais en rive gauche est la mise en évidence de traces révélatrices d'une centuriation couvrant le Velin. Les prémisses de cette reconstitution datent de 1962 quand R. Chevallier, en étudiant une photographie aérienne des abords de Saint-Symphorien-d'Ozon, reconnut l'existence de deux orientations prédominantes, nord sud et 23° est, qu'il attribua respectivement à Vienne et à Lyon. Ce travail fut approfondi en 1980 par G. Chouquer qui reconstitua sur tout le Velin, jusqu'à la Bourbre, un réseau parcellaire orienté à 23°30' E témoignant censément d'une centuriation lyonnaise. Cette théorie est reprise par M. Poux qui, d'ailleurs, l'étend plus à l'est, jusqu'au pied du plateau de l'Isle-Crémieu. L'idée selon laquelle, il serait possible de retrouver la preuve d'un accaparement par les lyonnais de la rive gauche du Rhône grâce aux traces laissées par une centuriation est satisfaisante par sa simplicité. Elle souffre pourtant du défaut majeur d'être en contradiction avec les données archéologiques, comme le montre un récent article (Coquidé 2003) qui, en dressant la liste des opérations menées sur le secteur, met en évidence l'absence de toute orientation récurrente et la prédominance des systèmes locaux. Ce constat se confirme en particulier dans le secteur de Meyzieu-Genas, secteur conservant la plus grande concentration d'indices, et où plusieurs fouilles récentes de grande ampleur, notamment sur la ZAC des Grandes-Terres à Genas (Ségain 2011 ; Grasso inédit) et sur l'« OL-Land » à Décines (Grasso 2010 ; Ferber 2012) n'ont fourni aucune trace de cette pseudo-centuriation. La délimitation même de la *pertica* de ce système parcellaire pose aussi problème. Dans une étude restée inédite sur la plaine côtière du Rhône au pied de l'Isle-Crémieu, S. Anduze releva de très nombreuses limites orientées approximativement à 23° que P. Porte considère comme des « vestiges de parcelles orthonormés » (Anduze dans Porte 2011, fig. 593). Si tel devait être le cas, nous serions confrontés au prolongement de la centuriation dite « du Velin » qui occuperait alors toute la vallée du Rhône en amont de Lyon jusqu'à Lagnieu.

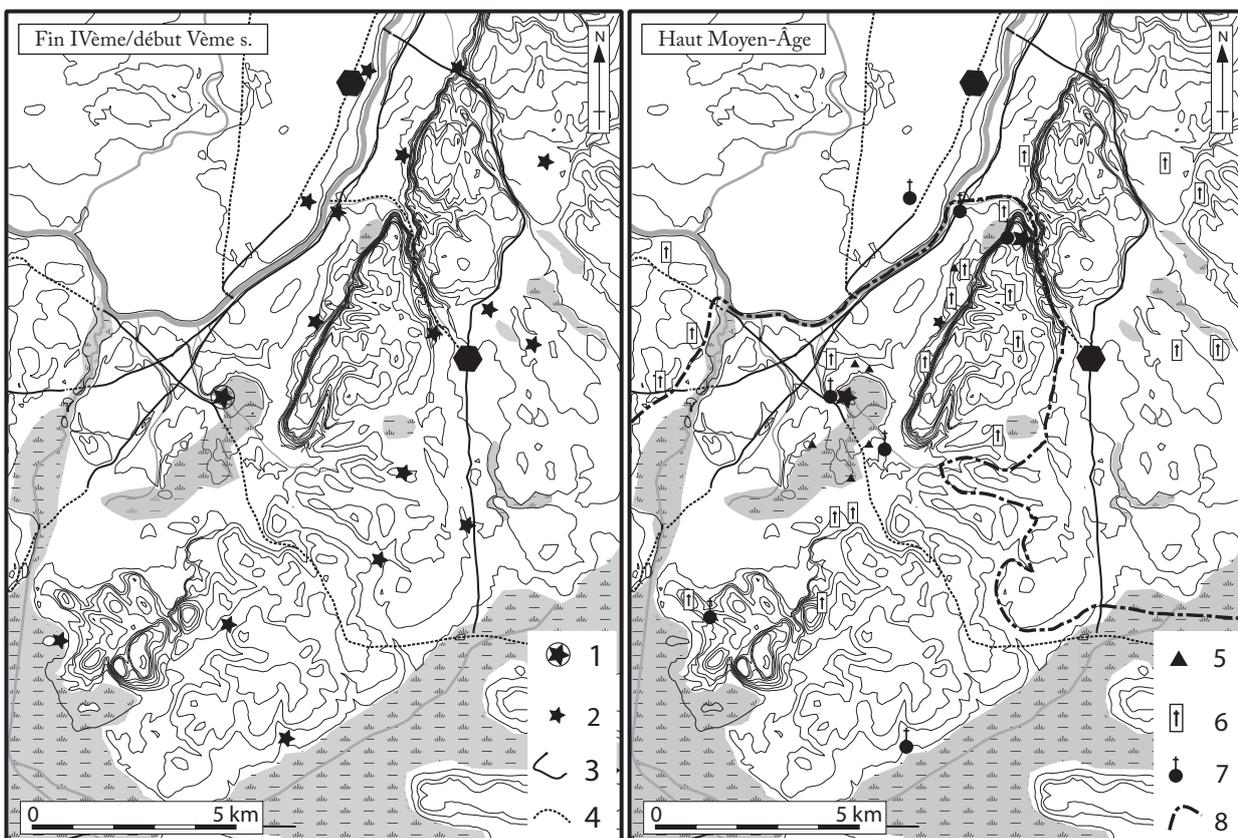
L'obsolescence de cette restitution a été reconnue par G. Chouquer qui, en 1995, effectua un deuxième examen du secteur (Chouquer 1995). Recourant à la photo-interprétation et non plus seulement à l'analyse

des cartes au 25 000^e, il identifia trois organisations parcellaires dont seule l'une, dénommée Velin C, nous intéresse ici. Orientée à 3°30^E, elle couvrirait tout le Velin et intégrerait Saint-Romain-de-Jalionas et ses abords, son assiette étant donc assez proche de celle du réseau à 23° avancée par M. Poux. Au regard de la restitution de 1980, cette nouvelle interprétation présente l'avantage de mieux intégrer l'apport des fouilles récentes. Ainsi, sur Saint-Romain-de-Jalionas même, les clichés de l'IGN montrent une importante présence de cette orientation nord sud au nord de la commune, vers le Rhône. Pour autant, aucun des sites récemment fouillés, à commencer par la *uilla* du Vernai, n'obéit à cette orientation prédominante qui, d'ailleurs, regroupe des linéaments obéissant en réalité à des inclinaisons variant entre 5°W à 5°E. Cette approximation rend donc peu vraisemblable l'existence d'une véritable centuriation ou système réellement orthonormé.

1.3. Le réseau viaire aux abords de la *uilla*

Si l'on excepte la voie d'Italie dont le tracé est peu ou prou repris par la RN6, la rive gauche du Rhône en aval de Lagnieu et tout particulièrement le secteur de Saint-Romain-de-Jalionas sont traditionnellement considérés comme étant à l'écart des grands axes de communication pendant l'Antiquité. En réalité, la *uilla* est à proximité immédiate d'un nœud routier majeur. Le territoire est en effet structuré autour d'un passage du Rhône situé au nord-ouest de la commune et dont l'usage est avéré au moins depuis le Bronze final. Ce gué, dit de Saint-Oyand, fut utilisé par un itinéraire reliant l'Est de la France à l'axe rhodanien. Sous la dénomination de voie de Saint-Oyand entre Vienne à Saint-Claude dans le Jura, cette route a été, plus tard empruntée par les pèlerins durant tout le Moyen-Âge et jusqu'au XIX^e siècle (fig. 3a) (Saunier 1957). Son tracé fossile peut être suivi sur toute la commune de Saint-Romain-de-

Figure 3. La plaine du Rhône à l'Ouest de l'Isle Crémieu. 1: *uilla* du Vernai, 2: autre *uilla*, 3: voie antique, 4: voie supposée, 5: habitat du haut Moyen-Âge, 6: Aire funéraire, 7: Eglise, 8: limite de diocèse.



Jalionas puis, au-delà vers le sud, reconstitué par le raccordement de chemins ruraux actuels. Il est pratiquement rectiligne entre le gué et son raccordement avec la voie d'Italie au niveau de la commune de Satolas. Deux axes menant à Lyon se rejoignent aussi à Saint-Romain-de-Jalionas. La route la plus directe se raccorde à la voie de Saint-Oyant au niveau du gué. L'urbanisation précoce ne permet plus de la retrouver à l'ouest du Girondan, mais des découvertes anciennes, signalées le long de l'actuelle RD 517 sur les communes de Meyzieu et Décines, laissent à penser que la route actuelle trouve son origine dans un itinéraire antique.

Le deuxième chemin, dit du Pan-Perdu, suivait le Rhône entre Lyon et Saint-Romain. Obliquant ensuite en direction du sud-est, il coupait au plus court au travers de l'Isle-Crémieu pour se brancher sur la voie d'Italie. Là encore, plusieurs sites disséminés le long de son parcours, dont une nécropole et un atelier de tuiliers, attestent son ancienneté.

Enfin, au-delà du gué de Saint-Oyant, on remontait le Rhône par une voie installée au plus près de la lèvre de la terrasse. Une route symétrique, visible sur les clichés IGN entre Loyettes et Saint-Vulbas, équipait d'ailleurs la rive droite.

Le site du Vernai est situé en retrait de ces chemins auxquels il était toutefois relié par un diverticule (*cf. plan*) qui a été retrouvé le long de la *uilla*.

1.4. La situation durant le haut Moyen-Âge

Le domaine de Saint-Romain se situe dans le diocèse de Vienne à quelques kilomètres de l'archiprêtré de Meyzieu dépendant du diocèse de Lyon et dont l'emprise, dans ses grandes lignes, correspond à celle du Velin au Moyen-Âge. Curieusement, le diocèse de Vienne est, en amont de Lyon, écarté de la quasi-totalité de la rive gauche à l'exception du secteur s'étendant de Tignieu à Hières-sur-Amby où s'étend le domaine du Vernai. Il a été proposé d'expliquer cette anomalie par un statut privilégié des propriétaires des domaines du Vernai et de Larina (Porte 2011) qui auraient pu échapper au lot commun (fig. 3b).

2. Le site du Vernai

2.1. La *uilla* au V^e siècle

Depuis sa création au milieu du I^{er} siècle av. J.-C., l'exploitation a subi à plusieurs reprises des remaniements importants même si, depuis sa refondation intégrale au début du I^{er} siècle ap. J.-C., son organisation en deux enclos emboîtés est, à peu de choses près, restée inchangée (fig. 4). Le plus petit, d'une surface d'environ un hectare, qui correspond à la résidence proprement dite, est installé sur la partie la plus haute du site. L'enveloppant sur trois côtés, *la pars rustica* se développe, quant à elle, sur un total de 12 hectares. Loin d'être un espace unique rigoureusement ordonné, elle est traversée en son milieu par la rivière Girondan et subdivisée pour des fonctions diverses qui d'ailleurs peuvent évoluer au cours des temps.

Le plan de la *uilla* au V^e siècle résulte en grande partie d'une profonde mutation datée du III^e siècle, quand une péjoration hydrologique perturba non seulement la gestion des zones humides du domaine mais dégrada aussi une importante partie de la *uilla* proprement dite.

2.1.1. La résidence

Seules ses extrémités sud-est et nord-ouest en ont été reconnues dans le détail.

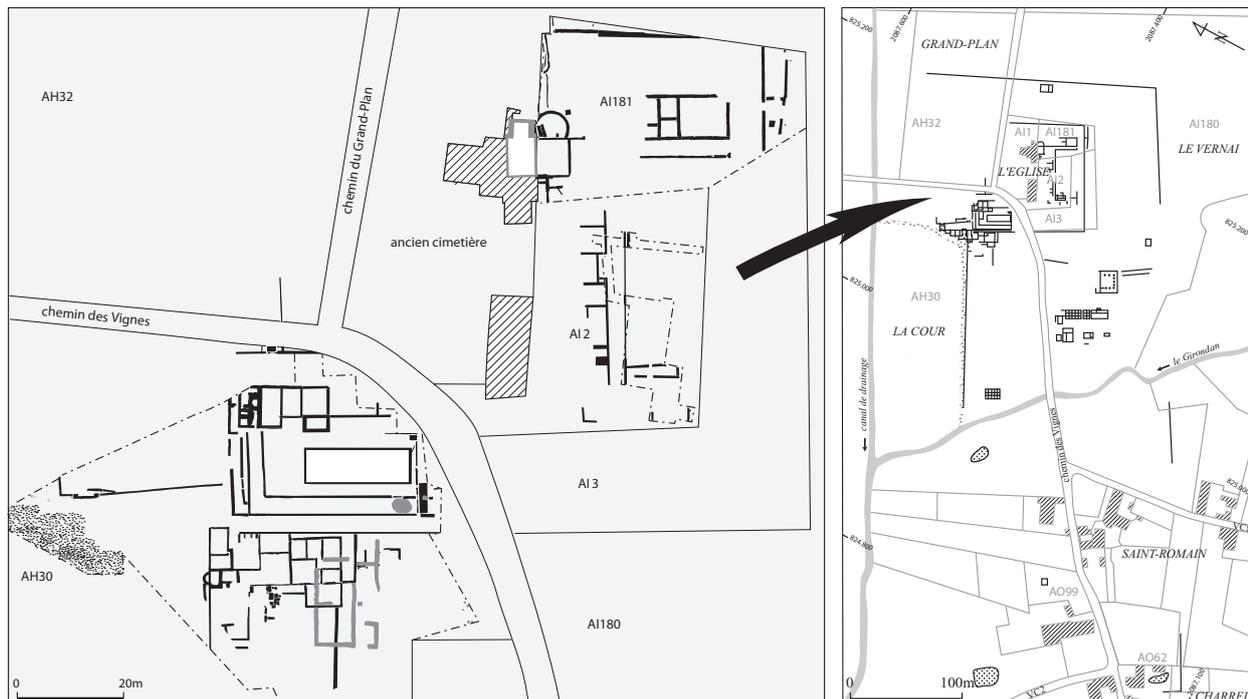


Figure 4. La *villa* du Vernai au V^e siècle.

La partie nord-ouest

Il s'agit initialement d'une zone de transition entre l'extérieur du site, la voie d'accès longeant ici le mur d'enclos, et la demeure principale. Depuis le III^e siècle, cet espace est une cour de service de 40 m de côté progressivement rognée par l'aménagement d'un complexe thermal au cours de l'Antiquité tardive. Du bâtiment proprement dit, qui obéit à un plan à itinéraire rétrograde, on possède l'enfilade des trois pièces principales avec, dans l'axe au nord, le *prae-furnium* auquel est adjoint le support d'une chaudière. Cet ensemble connaît au moins une phase de restauration à grande échelle qui se traduit par une réfection de la *suspensura* et surtout par un déplacement du *prae-furnium* à l'est de la *cella soliaris*. Sur son emplacement est aménagé un petit bassin semi-circulaire aux parois plaquées en marbre.

À l'ouest du bâtiment, une cour d'environ 450 m² est transformée au III^e siècle en une palestine qui connaît une évolution rapide. Dans un premier temps, une *natio* de 6 m x 20 m et d'une profondeur de 1,90 m, y est installée. Puis, durant le IV^e siècle, l'espace est de nouveau réduit par la construction d'un portique en L de 30mx16m aux branches larges de 2,50 m environ. L'attribution chronologique de ces différentes phases est compliquée par la disparition de l'essentiel des niveaux associés. Tout au plus sait-on que le mur-bahut du portique présente une facture le rendant similaire au mur de la pièce absidiale (*cf. infra*) daté du courant du IV^e siècle. Une date plus récente est fournie par la tranchée de fondation du bassin semi-circulaire qui recelait des DSP.

L'extrémité méridionale de la *pars urbana*.

L'angle sud-est du bâtiment principal et ses abords, distants d'environ 70 m des thermes, ont eux aussi été étudiés. Les données issues de la fouille, qui ne portait que sur 1 500 m², ont été complétées par un relevé des murs dont les traces apparaissent quelquefois lors de sécheresses. Le bâtiment principal, dont on ne possède pratiquement que la façade, donne sur une cour de 50 m de large et une trentaine de mètres de

profondeur, limitée au sud par le mur d'enclos et à l'est et à l'ouest par deux pavillons. Un portique large de 2,50 m double la façade du bâtiment principal et des pavillons. L'évolution de ce secteur au cours de l'Antiquité tardive, qui n'a pu être observée que pour les pièces les plus orientales, apparaît très limitée, au moins jusqu'au IV^e siècle.

Depuis la fin du I^{er} siècle, la façade orientale du bâtiment principal est occupée par deux pièces de 39 m² chacune, donnant sur un couloir qui dessert aussi d'autres espaces non identifiés. L'une d'elles, initialement chauffée par un hypocauste, se voit adjoindre une abside en arc de cercle outrepassé de 7 m hors tout (espace intérieur de 5,60 m). S'il est possible d'envisager une salle de réception à abside centrale (Balmelle 2001) on peut se demander s'il ne faut pas voir dans cet ensemble un oratoire au plan assez comparable à d'autres monuments paléochrétiens, comme la basilique funéraire de Viviers (Esquieu 1988) ou, plus proche, l'état primitif de l'église de Larina à Hières sur Amby (Porte 2011)¹.

2.1.2. La *pars rustica*

Si le périmètre du secteur économique est correctement circonscrit, on ne possède encore que peu d'informations sur les installations de travail et de stockage, l'essentiel des données sur les productions provenant de prélèvements naturalistes. Toutefois, il apparaît d'ores et déjà qu'au rebours de la situation dans le secteur résidentiel, qui est l'objet d'améliorations progressives jusqu'au V^e siècle, la partie productive est restructurée. Là encore, il semble que ces transformations ne résultent pas d'un dépérissement de l'exploitation mais plutôt d'une profonde mutation dans le fonctionnement du domaine.

L'habitat secondaire

Dans le recoin formé par le raccordement entre le mur d'enclos de la *uilla* et celui de la partie résidentielle, à l'extrémité nord-ouest de celle-ci, un habitat est progressivement mis en place à partir du III^e siècle. S'il reprend l'emplacement occupé antérieurement par un ou plusieurs autres petits bâtiments et des installations artisanales, cet édifice n'en prend pas réellement la suite. À partir d'un noyau initial, il connaît en tout cas une très rapide croissance tout au long du III^e siècle, atteignant dans son état final une surface de près de 300 m². Tournant le dos à la partie résidentielle et à son secteur balnéaire pour s'ouvrir vers la partie économique à l'ouest et au sud, cette maison est équipée, dans son extrémité nord-ouest, d'un petit ensemble balnéaire. Il est évident que ce petit habitat, dépourvu d'éléments décoratifs n'est pas une excroissance ou un substitut de l'habitat principal qui, au même moment, se développe et se restructure aussi mais constitue un ensemble cohérent et complet. Son emplacement, au contact des deux secteurs, et sa qualité sans ostentation contribuent à y voir la demeure du *uilicus* dont le rôle et le statut social s'affirment à l'évidence tout au long de l'Antiquité tardive. L'état du bâtiment à l'extrême fin de l'Antiquité nous est très mal connu, les vestiges ayant été très perturbés par les réutilisations. On note toutefois que, comme pour la partie principale, des embellissements sont effectués jusqu'à la fin; ainsi les thermes sont agrandis à plusieurs reprises et un petit bassin aux parois revêtues d'éclats de marbre est édifié en bordure d'un *laconicum*. L'occupation de cet édifice jusqu'au V^e siècle est attestée grâce à la présence d'un *nummus* d'Arcadius dans un sol sur lequel est installé un mur dont il ne subsiste qu'un moignon long d'environ 1 m. Des indices convergents suggèrent donc que les propriétaires se désintéressent du fonctionnement du domaine dont ils confient la gestion à un domestique.

¹ Les arguments en faveur de ce qui n'est qu'une hypothèse sont présentés dans Royet et al. 2006.

Les bords du Girondan

Des sondages systématiques portant sur près de trois hectares, entre l'habitat secondaire et le Girondan qui coupe la *uilla* en deux, n'ont rencontré des niveaux de l'Antiquité tardive qu'aux abords immédiats de la rivière. Celle-ci, qui avait connu une phase de débordement au III^e siècle, engendrant des perturbations sur son environnement proche, a fait l'objet de gros travaux de réaménagement au IV^e siècle. Cette remise en état, favorisée par un changement de régime de la rivière qui s'encaisse alors, se concrétise d'abord par une stabilisation de ses berges avec un remblai composé de pierres, blocs et *tegulae* maintenu par un alignement de petits pieux et de palplanches. Le Girondan est ainsi rejeté vers l'ouest, à son emplacement actuel et l'assainissement des alentours est obtenu par la construction d'un gros drain collecteur qui contribue à assécher totalement un bras mort déjà partiellement atterri.

À une dizaine de mètres de la berge, un bâtiment isolé a été fouillé. Son plan, un rectangle de 9,40 m x 13,75 m hors tout, avec un sol en plancher sur vide sanitaire pourrait laisser penser à un grenier, mais sa surface de stockage réduite, incite plutôt à n'y voir qu'une simple resserre. Une couche d'incendie y a en effet livré de fortes quantités de diverses légumineuses (lentilles, vesces, fèves) ainsi que des morceaux de calcite qui pourraient avoir été utilisés comme produits phytosanitaires. La datation de cet événement, qui scelle l'abandon définitif de cette construction, est peu précise. Des dates au C¹⁴ corrélées au mobilier trouvé dans la couche sous-jacente tend à situer cet événement entre le deuxième quart du IV^e siècle et le milieu du V^e siècle².

Les fouilles anciennes ont aussi mis en évidence plusieurs autres édifices à une centaine de mètres à l'est du précédent. Au moins deux d'entre eux présentaient un plan comparable et, bien qu'ils soient hors d'atteinte des inondations, le même dispositif de vide sanitaire. Leur usage demeure méconnu mais là encore il ne s'agit vraisemblablement pas de greniers. L'un d'entre eux présentait en effet deux surépaisseurs en cul-de-four très rubéfiées. Des fragments de parois de fours y ont été recueillis mais l'activité, qui leur était liée, n'a pu être caractérisée. Parmi la dizaine de constructions plus ou moins fouillées ou repérées tout au plus identifiées, éloignée d'une trentaine de mètres, une grange à plan basilical de 300 m² au sol.

Comme pour le bâtiment fouillé au bord de la rivière, il n'est pas certain que ces constructions aient été encore fonctionnelles à la fin de l'Antiquité. Le fouilleur signale toutefois sur ses plans une couche ayant livré plusieurs monnaies de la fin de l'Antiquité dont un *nummus* d'Arcadius.

Le secteur AI181 sud

À une cinquantaine de mètres au sud de l'église, des appentis furent installés contre la face méridionale du mur d'enclos, à quelques mètres de son angle sud-est. Deux d'entre eux ont été partiellement fouillés. Le premier, large de 3,30 m et long de près de 13 m ne présente aucun élément particulier attestant sa fonction. Au contraire le second, avec qui il communique par une porte, a livré une installation de cuisson de type four ou séchoir. Il ne faut pas voir dans ces deux cas un simple habitat précaire, ces constructions en pierre prenant la suite d'autres en matériaux périssables, dans le cadre d'un processus de densification de l'occupation continue depuis la fin du III^e siècle. Les sols en terre de ces deux dépendances ont fourni un matériel du V^e siècle.

2.2 Une exploitation au haut Moyen-Âge

La *uilla* se décompose au milieu ou à la fin du V^e siècle sans que l'on

² Deux lots de graines similaires ont été datés. Dans un cas, la destruction se situerait au milieu du IV^e siècle (Pa 2313 : 1780 ± 35 BP) et dans l'autre, plutôt au milieu du V^e (Ly 10497 : 1555 ± 30BP).

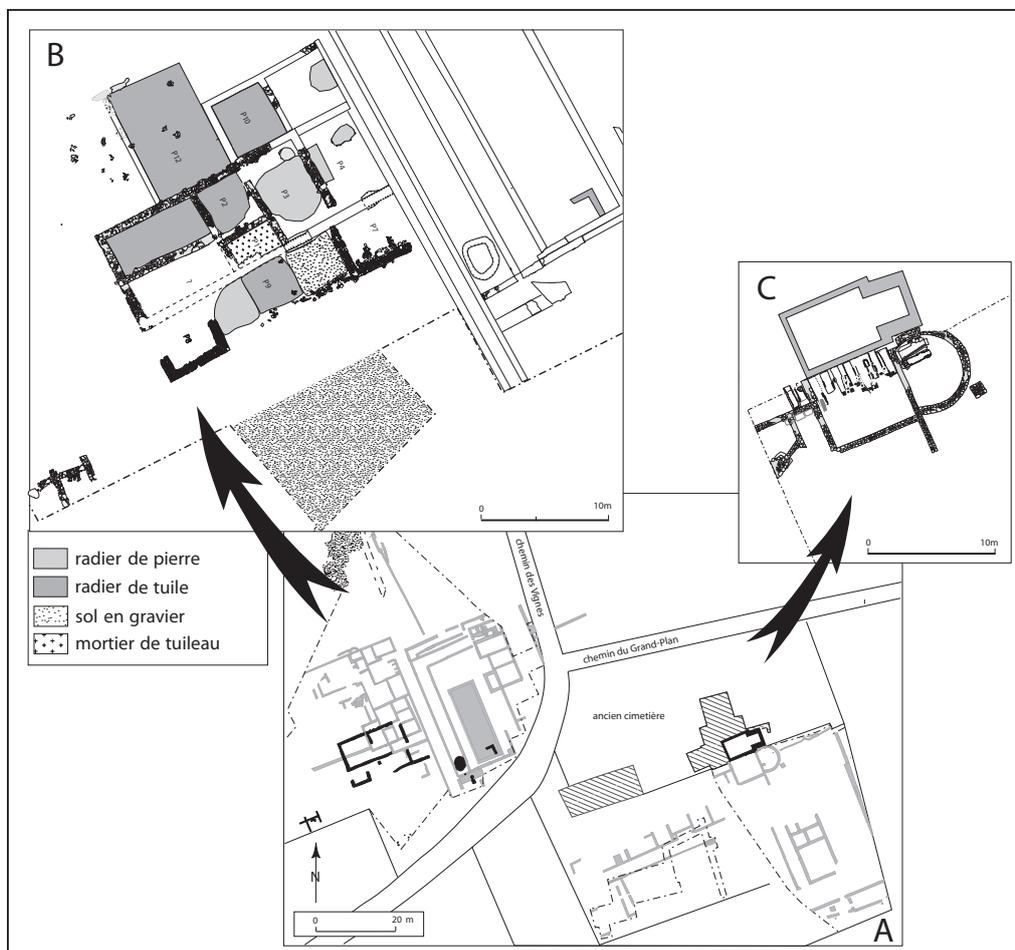
n'en saisisse les raisons, aucun indice indubitable ne permettant, en tout cas, d'imputer ce processus à des événements violents. Lui succède alors un nouvel établissement implanté exclusivement sur la butte alluviale, les parties les plus basses de la clairière étant désertées, et qui va se structurer en deux pôles distincts aux finalités différentes.

- Au centre du gisement, sur la partie la plus haute de la clairière, une église et son cimetière prennent la suite de la chapelle de la *uilla* (fig. 5).

Le nouveau lieu de culte est édifié au nord de la chapelle tardo-romaine qui semble alors avoir été abandonnée mais pas totalement rasée, des pans de murs gallo-romains étant encore conservés sur une hauteur de plus de 4 m. Il est possible de restituer un bâtiment à une nef de 6 m x 4,5 m prolongé au sud-est par un chevet carré légèrement désaxé de 2,5 m x 2,80 m (espace intérieur). Du cimetière qui lui était associé, quatorze sépultures en coffre de lauzes régulièrement espacées et distribuées en une seule rangée contre la façade méridionale de l'église ont été fouillées. À l'exception d'un enfant et d'un adolescent, le lot est constitué d'adultes présentant un bon aspect sanitaire ce qui pourrait être l'indice de l'appartenance à une classe sociale aisée, mais la représentativité de cet ensemble ne peut toutefois être établie, l'emprise totale du cimetière n'étant pas connue. Il semble toutefois s'étendre tout particulièrement à l'est du chevet, plusieurs tombes ayant été rencontrées à une quinzaine de mètres de celui-ci lors du creusement de caveaux contemporains

- À près de 100 m à l'ouest de l'église, une nouvelle exploitation, dont seul le logis principal est réellement connu, est bâtie en lieu et place de l'habitat tardo-antique secondaire. Il reste à démontrer une réelle

Figure 5. Occupation du haut Moyen-Âge : A plan de localisation générale ; B l'habitat ; C église (R. Royet).



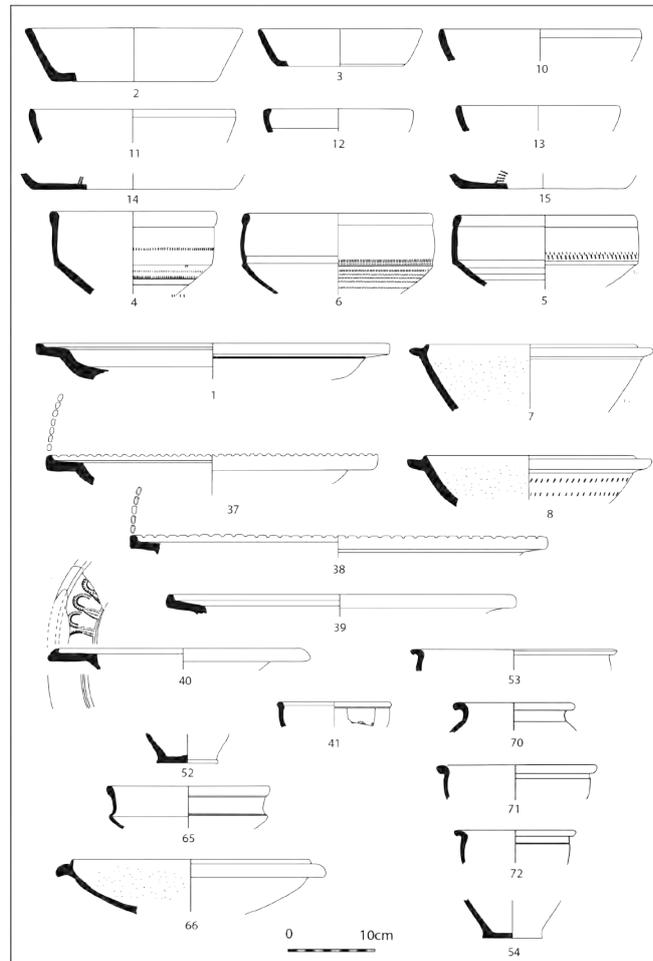


Figure 6. Céramique des derniers niveaux de la *uilla*: Claire D (1), Luisante (2, 4, 6, 7, 8), Claire B (3), CAT (65, 66), CBT (54, 70, 71, 72) (E. Royet).

continuité entre ces deux épisodes, les ensembles céramiques formant en effet deux horizons nettement différents qui pourraient attester un hiatus de plus d'un siècle (fig. 6 et 7). Les couches les plus récentes de la *uilla* fournissent, outre deux monnaies d'Arcadius, des lots caractérisés par une très forte présence de sigillées luisantes provenant notamment de l'atelier de Portout, actif dans le premier quart du V^e siècle ainsi que, en proportion bien moindre, des DSP. Les niveaux de fréquentation liés à l'établissement succédant à la *uilla*, s'ils contiennent encore ces types de productions, se caractérisent quant à eux surtout par l'omniprésence d'oules en pâte bistre et à lèvres triangulaire, totalement inconnues jusqu'alors mais aussi *a contrario* par la quasi absence d'oules à pâte grise. Ce faciès est plutôt attribuable au VI^e siècle ce qui est tout à fait compatible avec des datations par C¹⁴ des tombes les plus anciennes fouillées autour de l'église (*cf. supra*). Malgré tout, il n'est pas exclu que ce hiatus soit gommé sur d'autres parties du site actuellement inaccessibles. Si la continuité d'occupation n'est pas avérée, les nouveaux (?) occupants ont tiré un large parti des constructions préexistantes. Certains murs de la *uilla* encore en élévation ont été repris, ses matériaux réemployés et ses niveaux de destruction conservés comme radiers après un simple damage. Par son plan et son orientation l'édifice principal se différencie pourtant totalement de ce qui l'a précédé même si l'interprétation de ses vestiges, érodés par les labours, demeure relativement aléatoire en l'absence de tout mobilier ou installation remarquable³.

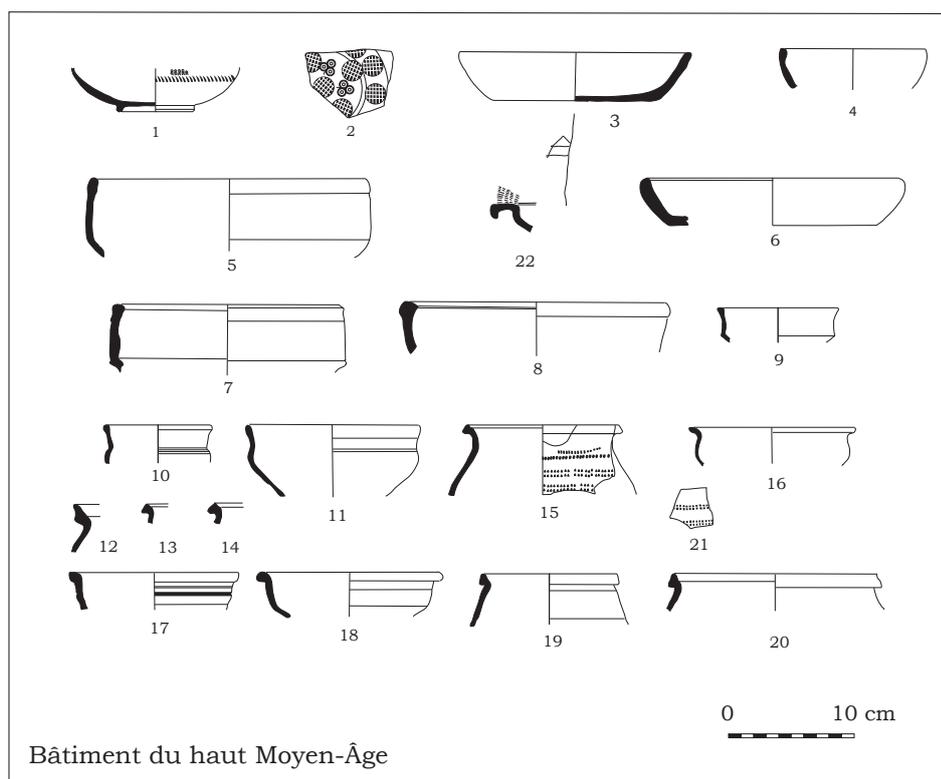


Figure 7. Céramique du bâtiment du haut Moyen-Âge: DSP (1, 2), Luisante (3, 4, 5, 6, 7, 8), Engobée (9), Claire B (21), CAT (9, 10, 11), commune bistre (12, 13, 14, 15), CBT (16, 17, 18, 19, 20, 21) (E. Royet).

En l'état, cet édifice est organisé en trois bandes principales progressivement mises en place (fig. 5) :

- Un corps principal de 167 m² (21,55 m x 7,75 m), divisé en cinq pièces. La distribution de la circulation s'effectue par un vestibule de 7 m². Au nord, elle dessert une pièce de 14,5 m² à peu près carrée. La fonction de son seul aménagement interne, une série de quatre poteaux fichés contre les murs, n'a pu être élucidée. Deux pièces en enfilade, de 28 m² chacune, se partagent équitablement la partie orientale du bâtiment. Dans l'angle nord-est de l'une d'entre elles, est conservé un massif de mortier circulaire d'un mètre de diamètre qui était peut-être la base d'un foyer. Enfin, toute l'extrémité occidentale est occupée par une salle de 58 m², la plus grande du bâtiment, qui peut être interprétée comme une *aula*.

- Au nord de la bande principale, deux pièces constituent des espaces de la *uilla* gallo-romaine dont les sols sont simplement rehaussés par des radiers de tuiles ou de pierres. Enfin au nord-ouest, un radier de tuiles perforé de plusieurs trous de poteaux dessine un espace rectangulaire de 53 m² qui pourrait être un espace de service.

- La façade méridionale a été embellie par l'ajout de deux pavillons d'angles encadrant une galerie qui semble subdivisée en trois parties.

Cette galerie ainsi que la nécessité de raccorder la toiture de la partie nord-est avec celle du corps central rend très vraisemblable l'existence d'un étage, tout au moins pour cette dernière partie. En l'absence de tuile ou de lauze indubitablement associée à cette construction, on peut lui supposer une couverture en matériaux périssables.

En dépit d'un évident effort de valorisation de la façade principale, le bâtiment dépourvu d'installations de chauffage, d'hygiène et même de décor, reste rustique. En l'état, il s'inscrit dans une série de plusieurs constructions du haut Moyen-Âge fouillées dans le nord de la région et tout particulièrement avec l'état 3 de la résidence de Larina. Il convient donc de rester très circonspect devant l'idée d'une forte influence du modèle de la *uilla* que suggère le plan.

³ On ne citera que pour mémoire la restitution très poussée présentée dans la publication de l'habitat mérovingien de Larina. Il est en effet regrettable que l'auteur n'ait pas hésité à « enrichir » subrepticement le document original publié (Royet 2006, fig. 23) de murs imaginaires, puis à déformer et déplacer des espaces dans son analyse (Porte 2011, fig. 502 et 525).

Les activités économiques se déroulent à l'extérieur de l'habitat, dans des dépendances encore trop partiellement connues. Cependant au moins trois des bâtiments ont pu être plus ou moins observés dans leur totalité. La tranchée d'installation d'une hutte de 3,5 m² signalée à cinq mètres à l'est du bâtiment fouillé, plusieurs trous de poteaux à l'ouest du grand bâtiment et l'angle d'un édifice construit en lauzes sont à peu près les seuls vestiges identifiés des constructions adventices. Il est néanmoins tout à fait possible que l'ensemble des bâtiments agricoles ou artisanaux aient été dispersés sur une surface beaucoup plus large que les abords immédiats de l'habitat. Les rapports de fouilles anciens signalent en effet plusieurs fondations, qui par leur facture ou leur orientation, se différencient nettement des maçonneries antiques. Aucun mobilier, ni installation particulière ne renseigne sur les fonctions des édifices secondaires.

Au sud du bâtiment principal, une bande de graviers, petits galets calibrés et de cassons de *tegulae* déposés dans une dépression, est apparue en limite de fouille. Il pourrait s'agir d'un chemin creux orienté est ouest se dirigeant vers l'église le long duquel s'étaleraient les divers composants de l'établissement.

3. L'emprise du domaine de Saint-Romain-de-Jalionas

Définir l'assiette du domaine, et ses éventuelles évolutions, se révèle très aléatoire. Sans détailler l'historique du site, il faut rappeler la grande précocité et le très rapide développement de l'établissement. La première *uilla*, qui remplace une ferme laténienne, est en effet bâtie dès le début de l'époque augustéenne et la métamorphose qui la voit atteindre 13 hectares intervient deux générations plus tard. On peut donc postuler que la *uilla* a cru dans un environnement qui n'était pas encore totalement structuré par un réseau de domaines pérennes, ce qui a favorisé son essor.

3.1. Les limites naturelles

Il est tentant d'assimiler le *fundus* de la *uilla* à une microrégion qui serait définie par des limites naturelles. Celles-ci pourraient être déterminées sur trois côtés (fig. 3a) :

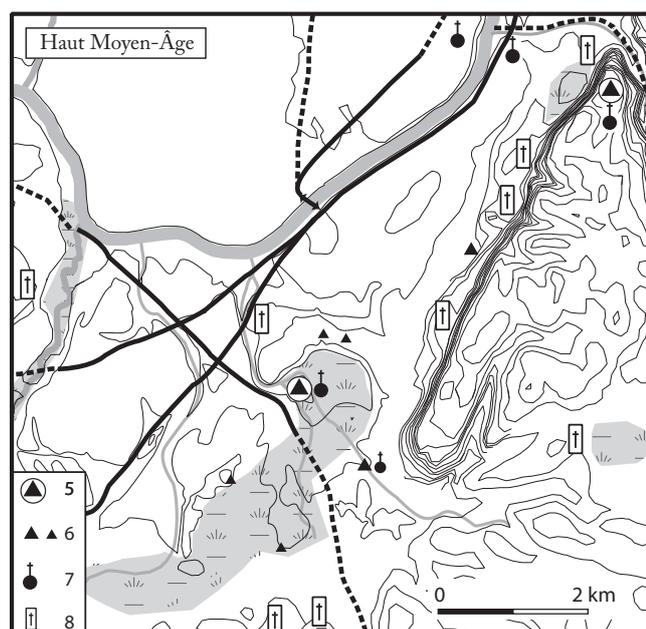
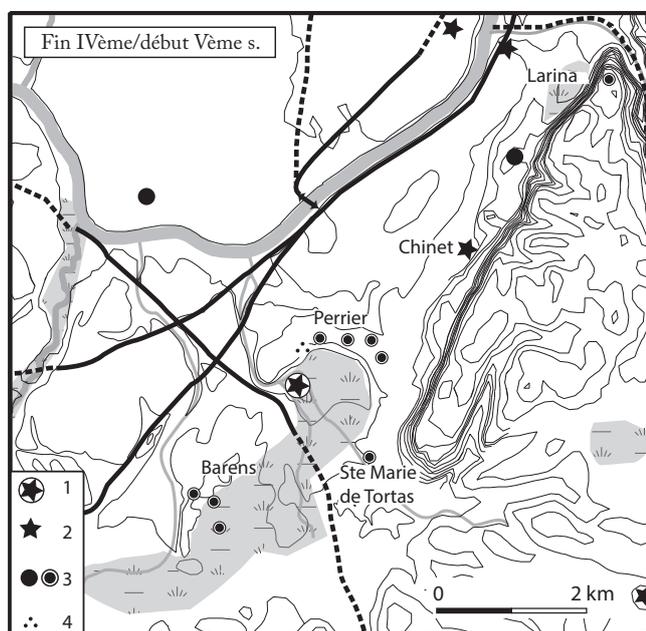
- Au nord, le Rhône forme la barrière la plus évidente, le contrôle de sa rive et du gué de Saint-Oyant représentant un enjeu essentiel.
- À l'ouest, la Bourbre, et le chapelet morainique contre lequel elle s'adosse, constitue le premier obstacle naturel majeur à cinq kilomètres de la *uilla*. Plus près de la *uilla*, la Girine, un petit affluent du Rhône qui marque la limite de Saint-Romain-de-Jalionas, pourrait à la rigueur remplir cette fonction mais son impact topographique est très réduit.
- Au sud, l'espace est verrouillé par un alignement de collines (Montiracle, Le Paradis...) ainsi que par le retour vers l'est de la Bourbre et du complexe marécageux qui lui est afférent.
- Au sud-est, le piémont du plateau de l'Isle-Crémieu et sa falaise forment un obstacle majeur.
- Au nord-est, la limite naturelle qui correspond aux berges du Rhône est, par contre, beaucoup plus difficile à caractériser. Il faut remonter jusqu'à l'Amby pour rencontrer une coupure nette. Souscrire à ce schéma conduit à attribuer au domaine une surface d'environ 5 000 à 6 000 hectares.

3.2. La sphère d'influence de la *uilla*

À supposer acquise l'hypothèse de propriétés homogènes en un seul tenant et faute de parcellaire spécifique, on pourrait espérer délimiter les domaines des différentes *uillae* du secteur par un réseau de polygones⁴. En fait, malgré des prospections réitérées, une seule *uilla* est à coup

sûr identifiée à proximité du site du Vernai. Installée sur un monticule morainique au pied de la falaise, à quatre kilomètres au nord-est du Vernai, la *uilla* dite du Chinnet ou de Pré-Moly contrôle la vallée immédiatement à l'est de Saint-Romain-de-Jalionas. Le matériel qui y a été ramassé montre une occupation concomitante à celle du site du Vernai, il est donc hautement improbable que le domaine de la *uilla* du Vernai se soit largement étendu vers l'est, très au-delà de l'actuel territoire communal⁵. L'examen du semis de sites secondaires autour de la *uilla* n'aboutit là encore qu'à des résultats très partiels. La carte de ces points de peuplement dans un périmètre de cinq kilomètres autour de la *uilla*⁶ montre trois pôles (fig. 8a) :

- Au nord du Marais du Grand-Plan, dans le quartier du Perrier qui correspond au sommet de la butte dominant le marais, une concentration de sites dont au moins cinq intéressent notre période s'étire sur plus



⁴ Aucun site d'habitat groupé ou d'agglomération n'est recensé dans le périmètre étudié ou ses marges. Il faut toutefois signaler la découverte récente d'une nécropole sur la commune de Tignieu-Jamezieu dont la population est évaluée à 300 individus. La fouille n'en a pas été réalisée mais toutes les tombes fouillées lors du diagnostic renvoient au dernier tiers du I^{er} siècle ap. J.-C.

⁵ La prise en compte des *uillae* de Chinnet à Leyrieu, de Saint-Étienne à Hières-sur-Amby et de Gillieu à Siccieu fait tomber l'hypothèse d'un domaine incluant la portion de vallée entre Saint-Romain-de-Jalionas et Hières-sur-Amby et une partie du plateau autour de l'*oppidum* de Larina (Porte 2011, 111 sq).

Figure 8. Les abords de la *uilla* du Vernai. 1 : *uilla* du Vernai, 2 : autre *uilla*, 3 : ferme pérenne/ferme recrée au IV^e siècle, 4 : atelier métallurgique, 5 : résidence du haut Moyen-Âge, 6 : habitat, 7 : Église, 8 : aire funéraire (R. Royet).

⁶ Ce qui correspond approximativement à la distance séparant la *uilla* de Vernai de la vallée de la Bourbre à l'ouest et de la *uilla* de Chinot au nord-ouest.

⁷ Quatre sites espacés d'environ 200 m au Perrier et au Petit-Perrier sur Saint-Romain-de-Jalionas et un à Bachat-et-Vignieux sur Leyrieu.

⁸ La ferme de Sainte-Marie-de-Tortas s'étend sur 6 000 m² avec un noyau de 1 500 m². Sa taille, la densité de mobilier et de matériaux de construction et surtout la grande amplitude chronologique (de la Tène au X^e siècle avec présence d'une église) que connaît son occupation pourraient faire penser à une *uilla*. Toutefois ni mortier de tuileau, ni *tubuli* n'y ont jamais été ramassés.

⁹ Les trois sites autour de Barens, Pont-Falcu, Marais-de-Vavre et Sadou sont espacés de 250 à 300 m. Tous trois s'étendent sur 2 000 à 3 000 m² avec un cœur d'environ 1 000 m². Un site supplémentaire a récemment été reconnu à quelque distance sur la commune de Villemoirieu vers le hameau de Beptenoud. Il n'a toutefois pas encore été prospecté dans le détail.

¹⁰ Ce hiatus du III^e siècle ne peut être attribué à une difficulté particulière d'identification du mobilier. Le faciès de ce siècle est en effet particulièrement bien documenté sur le site du Vernai et certaines productions caractéristiques du siècle, comme la céramique dite allobroge, sont abondantes.

de 900 m⁷. Ces différents gisements -habitats mais aussi atelier dans un cas- s'étendent là encore chacun sur plus de 1 000 m².

- Au sud-est du même marais, au bord du Girondan et à l'ouest du hameau de Sainte-Marie-de-Tortas⁸.

- Au sud-ouest, à quelque distance du hameau de Barens, où trois sites surplombent le marais de la Besseye⁹.

Ces neuf établissements morphologiquement assez proches connaissent des évolutions très similaires ce qui incite à les unir en un réseau unique dépendant de la *uilla*; occupés dès la fin du I^{er} siècle av. J.-C., ils se développent jusqu'au II^e siècle, semblent abandonnés au III^e puis sont réoccupés au IV^e et souvent au V^e siècle¹⁰.

- Au nord et à l'ouest les informations sont beaucoup plus succinctes. Les prospections n'ont découvert que des sites de très petites tailles et ne fournissant pratiquement pas de mobilier, notamment datable de l'Antiquité tardive. À ces annexes, il faut aussi ajouter deux ateliers dont la production cesse au plus tard au III^e siècle¹¹. Ces données trop lacunaires ne permettent donc pas d'identifier une aire d'influence de la *uilla*.

Au final il n'est guère possible à ce jour d'espérer dessiner la carte du domaine du Vernai, qui d'ailleurs a fort bien pu fluctuer avec les siècles. Les grands sites qui l'environnent ne disparaissant pas après le III^e siècle. Il est en tout cas à peu près certain que le domaine du Vernai n'a pu s'accroître de façon notable malgré la prospérité et le dynamisme dont il fait preuve.

3.3. La situation durant le haut Moyen-Âge

La carte de répartition des habitats au haut Moyen-Âge connaît à première vue peu de transformation au regard de celle de la période précédente, aucun site nouveau n'étant recensé alors que du matériel des V^e-VI^e siècles a été recueilli sur la quasi-totalité des gisements préexistants (fig. 8b). Cette stabilité apparente pourrait pourtant n'être qu'illusoire si l'on prend en considération les nécropoles dont le nombre se multiplie. Ainsi, en sus du cimetière de Saint-Romain, ce sont au moins sept ensembles funéraires nouveaux qui ont été identifiés dans un périmètre où, pour la fin de l'Antiquité, un seul est actuellement connu¹². L'importance même des habitats reconnus n'est pas exempte de difficultés d'interprétation. En effet, si la faible quantité de mobilier du haut Moyen-Âge recueilli au regard de celui de l'Antiquité tardive peut donner l'impression d'une rétraction drastique des gisements, il convient de rester prudent comme le montre l'exemple du Vernai, où le mobilier alto-médiéval est très peu abondant. Cette contradiction apparente se rencontre de la même manière sur plusieurs sites récemment fouillés (Saint-Roch à Courtenay ou Charvas à Villette d'Anthon) – il est vrai situés en limite du secteur d'étude – où des habitats de qualité sont pratiquement stériles en mobilier et peu visibles en prospection.

Malgré tout, il est tout à fait envisageable que de profondes modifications dans la structuration des domaines se produisent alors. Si, aux abords du Vernai, aucun indice de montée en puissance n'est distinguable sur les sites du Perrier ou sur ceux dominant la Besseye, il en va autrement du gisement de Sainte-Marie-de-Tortas où, à côté de l'habitat, apparaissent alors une église et son cimetière. L'ampleur, et la complexité nouvelle que connaît cet ensemble, pourraient illustrer le démembrement partiel du domaine au profit d'autres unités d'exploitation qui, comme sur le site voisin de Larina, changeraient de statut et acquerraient une réelle indépendance¹³. Ce phénomène est par contre invérifiable au nord et à l'ouest, faute de données.

4. Le fonctionnement du domaine, de l'Antiquité tardive au haut Moyen-Âge

4.1. L'organisation du domaine

4.1.1. Durant l'Antiquité

Il est quelquefois difficile de dire dans quelle mesure les sites reprenant corps au IV^e siècle perdurent jusqu'à la fin de l'Antiquité. Si on peut postuler une continuité d'occupation pour ceux qui, comme Sainte-Marie-de-Tortas ou à Pont-Falcu, ont fourni du matériel du VI^e siècle, il est très possible que plusieurs autres gisements de moindre taille disparaissent au cours du IV^e siècle. En tout état de cause, aucun n'acquiert une importance suffisante pour que l'on puisse le percevoir comme autre chose qu'un satellite de la *uilla* du Vernai. L'hypothèse d'un faire-valoir indirect, qui projetterait dans des fermes périphériques des activités agricoles ou artisanales, n'est d'ailleurs pas contredite par les données recueillies sur le site même. Pour cette période, peu d'installations de production et même d'unités de stockage peuvent en effet être identifiées dans l'enceinte de la *uilla*.

Exception faite de l'atelier métallurgique de Forêt de Jalionas, à quelques centaines de mètres de la *uilla*, et bien sûr de celle-ci, tous les sites encore en activité paraissent être exclusivement dévolus à des activités agricoles qu'il n'est d'ailleurs pas possible de caractériser précisément.

Pour l'Antiquité tardive, comme pour le haut Moyen-Âge, l'essentiel des données sur le domaine provient du marais du Grand-Plan. Des informations sur les autres parties du domaine sont le plus souvent indirectes et donc moins précises.

Le marais

Les modalités de mise en valeur du Grand-Plan ont été restituées grâce, d'une part, à la photo-interprétation de clichés de l'IGN antérieurs à 1960 et surtout, d'autre part, à plusieurs campagnes de sondages dans sa partie nord-ouest.

D'un système de drainage, qui assainissait initialement la totalité du marais, il ne subsiste à la fin de l'Antiquité qu'un réseau affectant les terrains les plus proches de la *uilla* dont il reprend l'orientation dominante (autour de 26° ouest) (fig. 9). Les axes identifiés, constitués de fossés géminés encadrant vraisemblablement un chemin de terre large, selon les cas, de trois ou six mètres, délimitent des surfaces souvent trapézoïdales d'environ 150 x 66 m.

La remise en état du réseau de drainage ne concerne que les terrains situés dans la partie basse du marais, au plus près du site. Le colmatage des fossés drainant les bords de la cuvette ne signale pas forcément l'abandon de ces marges. Il semble en réalité que le drainage naturel du marais, en relation avec l'encaissement du lit du Girondan ait réduit la nécessité d'un réseau d'assèchement. Une mare localisée hors de la zone encore drainée livre en effet un remplissage de limons argileux très fins fortement enrichis en matière organique dans lesquels ont été identifiées des cyanobactéries (*Aphanizomenon* et *Anabanea*) associées à des milieux eutrophiques. La structure prismatique de ces sédiments révèle un fort battement saisonnier de la nappe phréatique. Enfin la présence de *Chaetomium*, un champignon lignicole et carbonicole, est révélatrice d'un entretien par essartage. Tous ces traits suggèrent donc des herbages humides et non un abandon pur et simple.

La reconversion en pâturages d'une partie du marais ne signifie pas pour autant la disparition de tout espace cultivé. Les diagrammes polliniques

¹¹ L'atelier de potiers de La Plaine à Chavanoz et la tuilerie Le Terreau à Saint-Romain-de-Jalionas ont été détruits en 1968 et 1970.

¹² Un ensemble des IV^e-V^e siècles fouillé à Leyrieu, alors que deux nécropoles sur les communes de Villemoirieu et Saint-Romain et une pour les communes de Charvieu, Chavanoz, Leyrieu se rattachent à la période immédiatement postérieure.

¹³ Pour le site de Larina qui, pendant la Tène et toute l'Antiquité, ne correspondrait qu'à des dépendances du Vernai : ce phénomène de détachement serait à mettre en relation avec l'arrivée d'une population nouvelle (Porte 2011).

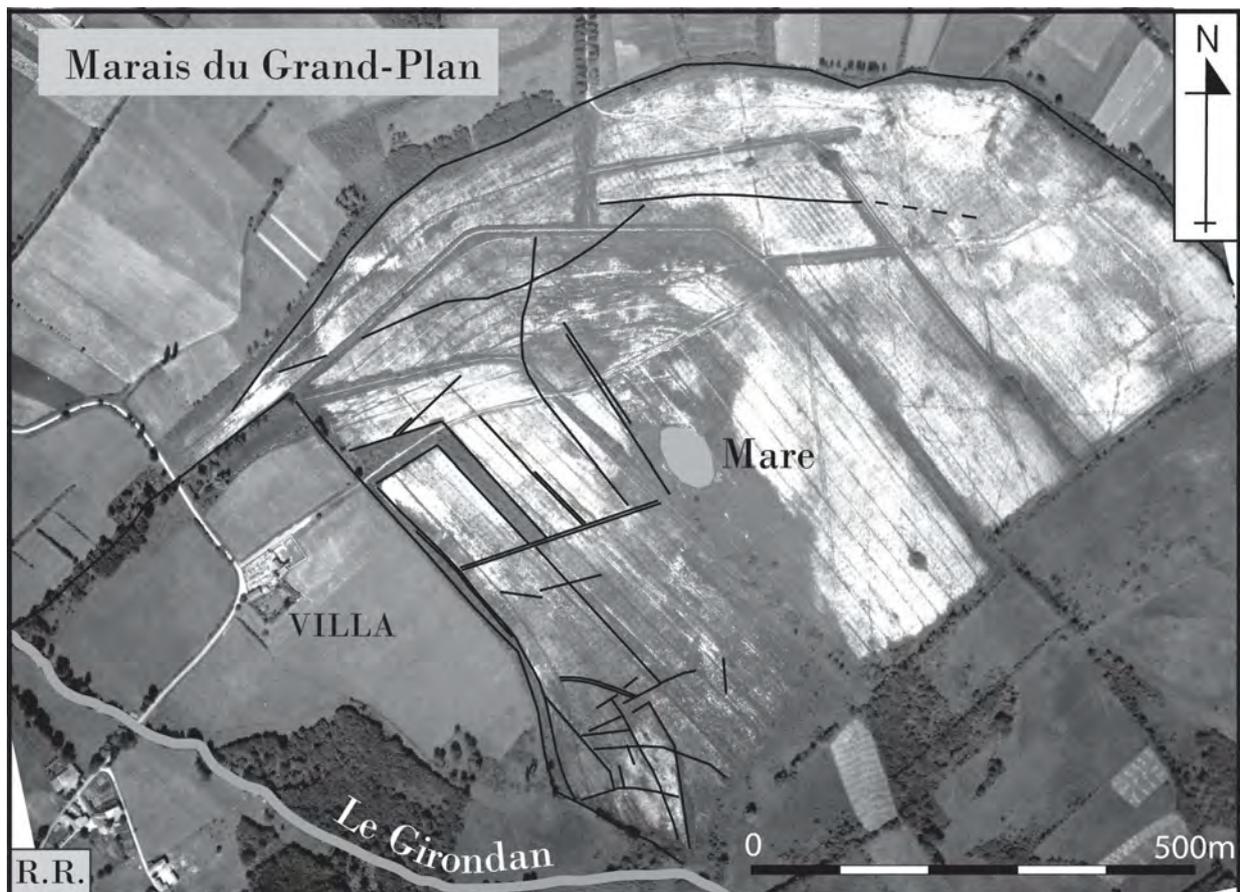


Figure 9. Le marais du Grand-Plan à la fin de l'Antiquité(R. Royet.

mettent en évidence, en effet, la réapparition des céréales associées au plantain et à des adventices à la fin de cet épisode. Ces échantillons prélevés au cœur du marais, à une distance respectable des versants, attesteraient donc la remise en culture des terrains les plus proches de la *uilla* à la fin de l'Antiquité.

Le reste du domaine

Plusieurs tranchées creusées en périphérie de la *uilla*, notamment sur les bords du Girondan, ont fourni des éléments de nature à corriger les tendances observées dans le marais. Force est toutefois de constater l'absence, quasiment totale, d'information directe sur les terrains secs voire arides.

Les diagrammes polliniques fournissent ainsi, pour la fin de l'Antiquité, des éléments sur la périphérie de la *uilla*. Trois phénomènes se dégagent : d'une part, une faible proportion des taxons d'arbres, indice d'un paysage largement ouvert, d'autre part, la réapparition des pollens de céréales et enfin, le maintien d'une arboriculture variée. Il est bien évidemment difficile de quantifier l'importance de ces diverses productions ; il ressort toutefois que loin de n'être qu'un *latifundium* dédié à un élevage extensif, le domaine conserve des paysages variés (tab. 1).

4.1.2. Durant le haut Moyen-Âge

Le marais

La place du Grand-Plan dans le domaine change à l'évidence durant le haut Moyen-Âge. Les canaux de drainage sont colmatés faute

d'entretien et le plancher du Girondan s'exhausse depuis le V^e siècle¹⁴, aussi l'hydromorphie du marais s'accroît et tout pourrait laisser à supposer qu'il est alors délaissé. Cette vision est d'ailleurs confortée par les échantillons d'une colonne palynologique réalisée dans la mare, qui mettent en évidence une raréfaction des Graminées et des Cypéracées et, au contraire, un accroissement brutal des pollens d'arbres comme le pin, le chêne et le sapin ainsi que des fougères, inféodées au milieu forestier. Cette hypothèse est pourtant contredite par l'analyse des microfossiles non polliniques. Si le développement d'un milieu mésotrophique relié à un abandon des cultures se concrétise par la présence de certaines cyanobactéries (disparition des *Spyrogira* et *Zygnema* et remontée des *Rivularia*), d'autres taxons (*Aphanizomenon*, *Anabaena* et surtout *Gloetrichia*) indiquent la persistance d'une activité pastorale déjà relevée précédemment. Cette apparente contradiction peut en fait s'expliquer par l'existence d'un espace végétal en mosaïque (bosquets d'arbres pollinisant beaucoup à côté de clairières riches en herbacées).

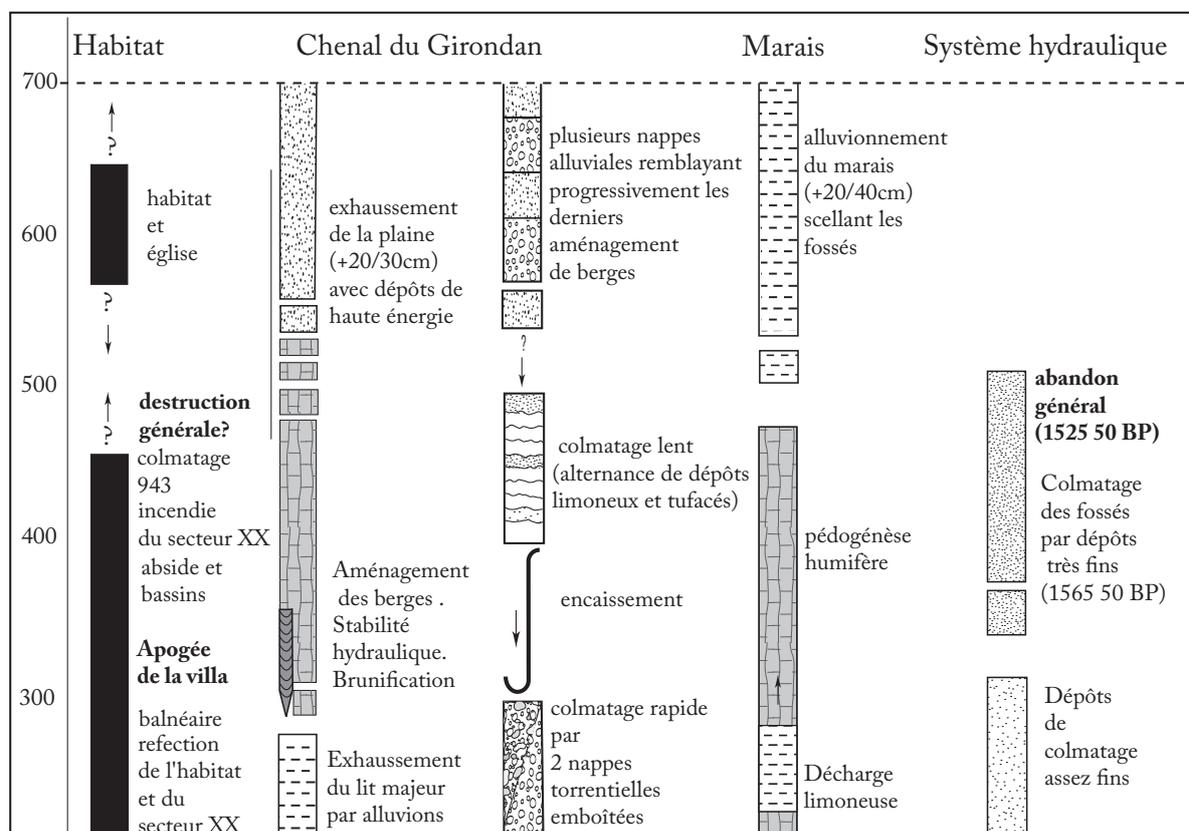
Le souci d'entretien du marais au cours du haut Moyen-Âge est d'ailleurs confirmé par l'existence, dans la partie la plus déprimée, d'un aménagement de berge du Girondan qui a pu être daté entre 668 et 847 ap. J.-C. (fig. 10). Ce mur, situé à l'écart de tout habitat, témoigne d'une volonté de protection des rives postérieure au colmatage des réseaux drainants. Le Grand-Plan n'est donc pas abandonné et reconquis par la forêt mais constitue un écosystème associant prairies humides et bosquets.

Le reste du domaine

Les indices de cultures sont rares et pourraient laisser supposer une omniprésence des prés. L'analyse d'un échantillon, prélevé dans une tranchée ouverte sur le bord du Girondan, qui montre une

¹⁴ Deux dates radiocarbone (1565 ± 50 BP et 1525 ± 50 BP) sont synchrones de l'abandon des fossés bordant le Girondan (1525 ± 50BP).

Figure 10. Tableau des évolutions environnementales (d'après J.-F. Berger).



surreprésentation de pollens de chanvre (autour de 30 %) incite toutefois à une certaine prudence. Par ailleurs, l'absence de céréale dans cet échantillon peut ne revêtir qu'une signification locale, ce taxon ne se diffusant pratiquement pas. Malgré les apparences, on ne peut affirmer que le domaine n'est plus qu'un assemblage de landes arides, de près humides et de bois plus ou moins dégradés.

4.2. Les productions

4.2.1. L'économie de la *uilla* au bas Empire

La vocation agricole du domaine s'affirme au détriment des activités artisanales dont seul témoigne encore l'atelier de métallurgie situé au lieu-dit de Forêt de Jalionas, sur la butte, à quelques centaines de mètres au nord-est du site (tabl. 1).

À première vue l'Antiquité tardive voit s'accélérer une tendance à une spécialisation du domaine dans l'élevage. En réalité l'importance de cette activité est peut-être surévaluée, d'une part, à cause de la découverte d'importants lots de faune dans des dépotoirs de la fin de l'Antiquité et, d'autre part, du fait de la spécialisation progressive du marais qui ne représente qu'une fraction du domaine.

Le faciès du mobilier osseux des derniers siècles de l'Antiquité diffère notablement de celui d'autres sites contemporains comme, par exemple, Larina. À l'opposé de ce que l'on constate dans ce dernier, les ovicaprins restent, à l'exception notable d'un court épisode au IV^e siècle, très minoritaires et tendent même à se raréfier au V^e (fig. 11). Ce processus de diminution avéré depuis le II^e siècle est concomitant d'un accroissement

	III ^e me	IV ^e me	V ^e me	VI/VII ^e me
artisanat				
fer				
textile		?	?	
tabletterie				
Elevage				
bovin				?
porcin				?
ovin				?
Chasse				
cerf			?	
oiseaux			?	
Culture				
céréales				
chanvre				
vigne				
noyer				
pêcher				
châtaignier				

du cheptel porcin. Bien que les ossements de cette dernière espèce demeurent toujours numériquement majoritaires, il convient toutefois d'en relativiser l'importance. La viande porcine ne dépasse en effet pas 20 % du total fourni par les espèces domestiques au IV^e siècle. En fait, et cela pendant toute la séquence, les bovins tiennent une place prépondérante et dont l'importance va croissante, fournissant ainsi près de 70 % du poids de viande au IV^e siècle. Cette dynamique multiséculaire ne doit toutefois pas masquer qu'un net tournant s'amorce lors de l'ultime phase de fonctionnement de la *uilla*. Au cours du V^e siècle, l'effectif des bovins croît encore mais le gabarit des animaux commence à diminuer. Ce phénomène serait annonciateur de la situation au haut Moyen-Âge où il n'est toutefois constaté habituellement qu'au cours des VII-VIII^e siècles. Plus curieusement, ce tableau doit faire une place au cerf qui connaît une progression constante dans les lots de la fin de l'Antiquité (entre 9 et 13 % du poids de viande total). On peut d'ailleurs, à ce propos, se demander si l'homogénéité de la population consommée (essentiellement des adultes mâles) n'atteste pas une chasse sur une population élevée en semi-liberté dans les prairies humides du marais.

La finalité de la production des différents taxons varie elle-même au cours des siècles. Au début de l'Antiquité tardive, un fort déficit en pièces riches en viande a été constaté tant en ce qui concerne les bovins que les porcins ce qui laisse supposer leur commercialisation. Au contraire, si ce profil s'avère encore valide aux IV^e et V^e siècles pour les bovins, il ne semble pas en être de même pour les porcins. Peut-être faut-il donc déduire de ce constat, malgré la quantité importante de restes porcins, que cet élevage ait alors fortement diminué et ait été cantonné à la satisfaction de besoins internes.

Enfin, il faut noter que les revenus tirés de la céréaliculture et l'élevage peuvent avoir été complétés par des productions agricoles à forte valeur marchande comme la vigne, le noyer voire même le châtaignier dont la présence s'accroît dans les diagrammes palynologiques. L'importance réelle de ces productions n'est malheureusement pas quantifiable à ce jour.

4.2.2. Les productions au haut Moyen-Âge

La reconnaissance des productions de l'établissement est rendue aléatoire par la nature même des niveaux qui présentent une très forte présence de matériel résiduel. Faute de réel dépotoir à l'homogénéité avérée, le risque de confusion, notamment pour tout ce qui concerne la faune, s'avère rédhibitoire à toute interprétation.

Le poids de l'élevage est pourtant certainement essentiel ainsi que le montre l'évolution ressentie dans l'utilisation du marais. L'accroissement sensible de l'espace qui lui est consacré ne se traduit pourtant pas par la disparition d'autres catégories de productions agricoles ainsi que le démontre la présence assez forte de taxons de céréales dans les derniers niveaux de la tranchée 45, creusée au bord du Girondan.

De la même façon, les échantillons prélevés dans les berges de la rivière montrent un taux remarquable de pollens de chanvre (autour de 30 %) révélateur d'une activité de rouissage, mais qui laisse supposer une production locale.

A contrario l'arboriculture ne semble plus pratiquée ; la vigne et le noyer, qui étaient présents dans les colonnes polliniques depuis le I^{er} siècle, disparaissent totalement.

Conclusion

La comparaison entre les deux périodes se révèle ardue. Par certains côtés, comme le maintien sur place d'un habitat de qualité ou le poids sans

cesse grandissant de l'élevage, la tentation est grande de postuler une continuité, ou au moins, une permanence entre les V^e et VII^e siècles. La nouvelle exploitation reproduirait donc à plus petite échelle la structure domaniale antique. On peut malgré tout se demander si cette vision n'est pas, au moins en partie, due à l'indigence des données disponibles pour le haut Moyen-Âge. La bonne qualité de l'information sur le marais du Grand-Plan, si on la compare à celle disponible pour le restant de la *uilla*, incite notamment à accorder une importance peut-être excessive à l'élevage. Il semble au contraire qu'une rupture soit sensible pour les productions végétales, notamment en ce qui concerne l'arboriculture dont la rentabilité, notamment pour la viticulture, est encore mal évaluée. Le maintien d'un habitat de qualité en ce lieu naturellement peu propice, car trop humide, est lui aussi ambigu. Si l'on considère la relation des deux ensembles immobiliers, même en mettant de côté la différence d'échelle, la continuité n'est pas indéniable. D'une part, le souci d'une certaine ostentation pouvant rappeler l'établissement antique ne doit pas faire illusion outre mesure; si le plan du bâtiment principal avec ses pavillons d'angle, et sa galerie, évoque à la rigueur celui des petites *uillae*, la qualité architecturale de cette construction ne soutient pas la comparaison avec celle de l'établissement précédent. D'autre part, le maintien en un même lieu de l'habitat principal se révèle illusoire. La résidence médiévale n'occupe en effet pas le cœur de l'ancienne partie résidentielle mais ses marges, et plus précisément les ruines de l'habitat secondaire. On peut penser qu'une réelle permanence d'occupation se serait traduite par une réutilisation, même partielle, des bâtiments ce qui n'est pas le cas, car seuls des murs isolés étaient réutilisés.

Il n'est donc pas exclu qu'un nouveau groupe se soit implanté sur un site plus ou moins déserté comme cela a été constaté sur le site voisin de Larina à l'occasion d'un redécoupage foncier tel que prévu dans la Loi Gombette. Cette vision reste toutefois très hypothétique faute notamment de toute information anthropologique.

Quelque soit le scénario choisi le domaine reste au cours des temps dans un modèle économique très largement ouvert sur l'extérieur en relation directe avec Lyon ou Vienne.

Bibliographie

- BEAL, J.-C. 2007, Les territoires des cités antiques: notes de géographie historique en région lyonnaise, *REA*, t. 109-1, 5-26.

- BERARD, F., BONNET, C., CECILLON, CH., FRANC, O. avec la collaboration de ARGANT, T., LENOBLE, M., GISCLON, J.L., ORENGO, L., MACABEO, G., TRANOY, L., FONTAINE, S., MORIN, M. et RAHATSÓZ 2010, Archéologie d'un espace suburbain de Lyon à l'époque romaine. Paléographie de la plaine alluviale, axes de communication et d'occupations, *Gallia* 67-1.

- BERTRANDY, F., BLEU, S., JOSPIN, J.-P., ROYET, R. 2011, *Carte archéologique de la Gaule 38/2 : L'Isère - arrondissement de La Tour-du-Pin*, Académie des inscriptions et Belles Lettres, FMSH-CID, Paris, (388 p.).

- CHEVALLIER, R. 1962, Note sur trois centuriations romaines, Bononia, Ammaedara, Vienna, *Hommages à Albert Grenier*, Renard, M. (éd.), Latomus, vol. LVIII, Bruxelles, 403-418.

- CHOUQUER, G., FAVORY, F. 1980, *Contribution à la recherche des cadastres antiques*, A.L.U.B. 236.

- CHOUQUER, G. inédit, *Les parcellaires antiques du Velin occidental*, document dactylographié, s.l.n.d. (10 p. + figures).
- COQUIDE, C. 2003, Les structures linéaires fossoyées issues de l'archéologie préventive dans l'Est lyonnais. Essai de synthèse, *RAN* 36, 7-24
- FERBER, E. 2012, *Décines-Charpieu, Rhône, Rhône-Alpes Le Montout-OL Land-Tranche 1, tome II-Période antique*, Rapport de fouille dactylographié, INRAP, (281 p.).
- LENOBLE, M. 2010, Organisation du territoire urbain de Lugdunum, *Archéologie d'un espace suburbain de Lyon à l'époque romaine* (sous la direction de F. Blaizot), *Gallia* 67-1, 1-4.
- PORTE, P. 2011, *Larina de l'Antiquité au Moyen-Âge*, mémoire de l'A.F.A.M., XXV, Biarritz.
- POUX, M. avec la collaboration de DEBIZE, T., CLEMENT, B., COLLET, A., GILLES, A., GUILLAUD, L., LATOUR-ARGENT, C., PRIOUX, F., TRIPIER, A. et CARRATO, C. 2011, Le « vin du triumvir » à Lyon: témoignages archéologiques et littéraires d'une production de vin sur le territoire colonial de Lugdunum, *La vigne et le vin dans les trois Gaules* (sous la direction de M. Poux, J.P. Brun, M. L. Hervé-Monteil), *Gallia* 68-1, 13-91.
- REMY, B. 2000, À propos du Rhône comme limite de la cité de Vienne au Haut Empire (en amont de Lyon), *RAN* 33, 55-60.
- REMY, B., BERTRANDY, F., KAYSER, F., PELLETIER, A., WIBLE, F., *Inscriptions latines de Narbonnaise (I. L. N.)*, (sous la direction de B. REMY), V.1 Vienne, *Gallia*, suppl. XLIV, Paris.
- ROYET, R., BERGER, J.-F., LAROCHE, C., ROYET, E., ARGANT, J., BERNIGAUD, N., BOUBY, L., BUI THI, M., FOREST, V., LOPEZ-SAEZ, A. 2006, Les mutations d'un domaine de la Tène au Haut Moyen-Âge. Le Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas (Isère), *Gallia* 63, 283-325.
- SAUNIER, J. 1949, Un ancien pays du Bas-Dauphiné - Le Vélin, *Évocations*, 524-527.
- SAUNIER, J. 1957, Le chemin de Saint Oyand, ancienne route de pèlerinage, *Évocations*, 17-42.
- SEGAIN, E. 2011, *Genas, Rhône, Rhône-Alpes ZAC G SUD - Tranche 1 « Les Grandes Terres »*, Rapport de diagnostic dactylographié, INRAP, (2 volumes, 167 et 154 p.).